

SAINT-UZE - VILLAGE OUVRIER - de 1880 à 1920 /

A - INTRODUCTION

Après Vassieux, petit village rural de montagne, voici Saint-Uze(1), un assez gros village industrialisé au 19e s., à 5 km de la confluence Galaure-Rhône.

L'occasion s'est présentée pour moi de faire raconter cette tranche d'histoire, intéressante pour la croissance du village et la formation d'une opinion en majorité républicaine : un ancien ouvrier céramiste, 42 ans de métier, fils et frère d'ouvriers(2), né au début de notre siècle dans une famille nombreuse et très modeste, établie à St-Uze depuis plusieurs générations, avait gardé ainsi que ses frères, des souvenirs très nombreux et précis, et il a bien voulu répondre à mes questions, et m'en proposer d'autres.

Il eût été regrettable de ne pas produire au jour ces " archives orales ". L'atelier devient usine ; les écoles publiques reçoivent la grande majorité des enfants ; l'attachement à une République qu'on voudrait populaire s'affirme, fortement lié à un anticléricalisme exacerbé après 1900. L'événement majeur, avant la Grande guerre mondiale, est la grève de 1903, qui fut bien plus qu'une revendication salariale.

En plein accord avec Mr BONNETON Léon, j'ai transcrit ses paroles, et il a bien voulu signer cette partie B de l'article. J'ai pu aussi contrôler et préciser certains faits grâce aux souvenirs de mon propre père, artisan établi à St Uze depuis avant 1890, et grâce à quelques enseignements obtenus de plusieurs personnes de milieux non ouvriers, dont les parents y avaient vécu avant 1914. J'ai consulté et utilisé - partie C - les registres des délibérations municipales. Enfin notre collègue et historien Roger PIERRE, qui a déjà collaboré avec l'A.U.E.D., a bien voulu me remettre un dossier sur les industries et le syndicalisme à St Uze, St Vallier et Ponsas. Le diplôme d'études supérieures de Bernard LECOMTE (3) (Archives départementales) m'a fourni quelques précisions sur l'histoire de la céramique dans le nord de la Drôme.

../..

-
- (1) Notre groupe AUED s'est arrêté au Pont de Suze, et sur la colline voisine, lors de notre sortie de 1975 dans la vallée de la Galaure.
 - (2) Le père entre à l'usine à 13 ans, y travaille jusqu'à 65 ans, meurt dans sa 91^{ème} année en laissant à ses enfants beaucoup de souvenirs. Le frère aîné entre à l'usine à 12 ans, y travaille 57 ans, reçoit la Grande Médaille d'or du travail en 1970.
 - (3) R 1 Mi -146 - Arch. Valence

Voici donc la mémoire d'un village, conservée, pour l'essentiel, par un homme du peuple, attaché à son métier, et aussi son jardin, sa maison, de jugement droit et honnête. Pendant 26 ans, il a été délégué du personnel de son usine.

On tiendra compte du cadre forcément limité de sa scolarité primaire, et d'un village qu'il n'a jamais quitté. Un historien pourrait utiliser, entre autres documents, ces souvenirs sans prétention de mise en forme.

A. BERNARD

P.S.- Les sous-titres, et les notes au bas des pages, sont de la Revue.

*
* *

B - COMMENT LE VILLAGE A VECU DE 1880 à 1920

I - DE 1880 à 1914 : LE CADRE ET LES CONDITIONS DE LA VIE OUVRIERE -

Vers 1880, c'est déjà un gros village, bien que moins étendu et peuplé que son voisin, St Barthélémy, de l'autre côté de la Galaure, resté plus paysan. La population a cru très vite, puis moins vite de 1876 à 1911 (1). Les ouvriers l'emportent de beaucoup. J'ai compté aussi une cinquantaine d'artisans, de 20 métiers différents, une trentaine de commerces, dont 14 petites épiceries, un nombre très élevé de cafés : plus de 30 avant 1914 ! Il existe de plus un café clandestin, sous l'abri d'une dalle de " marne " du coteau, qui touche presque par derrière à l'usine REVOL : on y vidait beaucoup de bonbonnes

Tout le village vit de ses usines et ateliers, échelonnés depuis le Pont de St Uze (fonderie et fabrique d'outils, puis de turbines) jusqu'à la Combe-Tourmente (2), à 2 km à l'est, où une poterie exploite l'argile commune proche (3). Mises à part cette grosse usine du Pont de St Uze et une scierie au milieu des peupliers bordant la Galaure, toutes les fabriques produisent de la poterie ménagère et hôtelière. Il y a la poterie brun clair à l'intérieur vernissé (biches (2), plats divers) et la porcelaine à feu ou grés (qu'il ne faut pas confondre avec la faïence que fabrique en 1880 une seule usine). La porcelaine à feu est très dure, plus épaisse que la belle porcelaine de Limoges, mais aussi étanche aux acides et aux graisses - De cassure luisante (4).

..//..

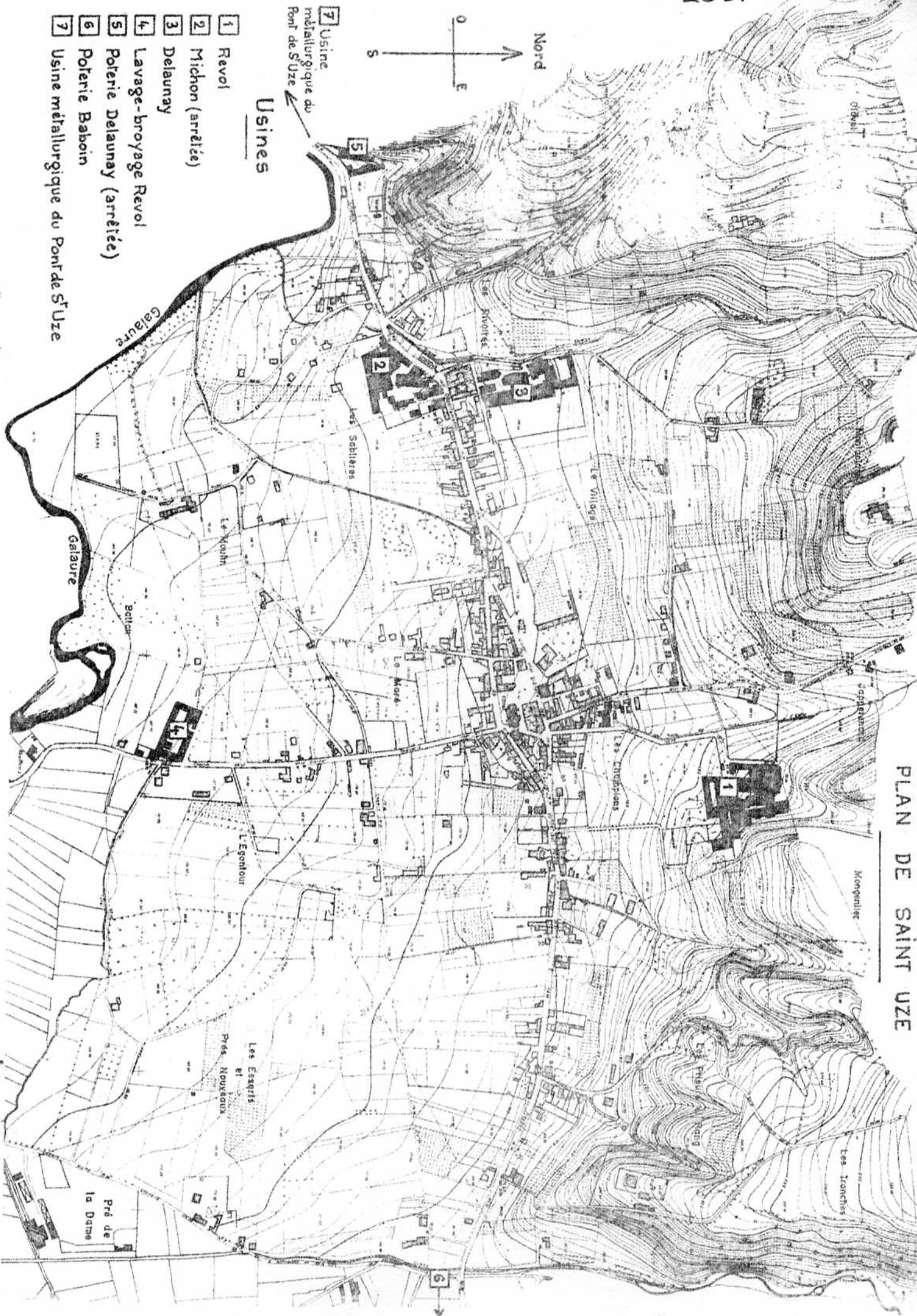
(1) Voir la courbe démographique.

(2) Marne : nom local de la molasse gréseuse ; combe : nom local d'un ravin à écoulement temporaire ; biche : récipient pour le lait.

(3) Voir le plan du village, du Pont de St Uze à la Combe-Tourmente.

(4) Voir C - I : Histoire de la céramique.

PLAN DE SAINT UZE



7 Usine
métallurgique du
Pont de St Uze

Usines

- 1 Revol
- 2 Michon (arrêtée)
- 3 Delaunay
- 4 Lavage-broyage Revol
- 5 Poterie Delaunay (arrêtée)
- 6 Poterie Baboin
- 7 Usine métallurgique du Pont de St Uze

On la cuit jusqu'à 1300° ou 1400°, et la poterie seulement à 800° (fourneaux chauffés au bois, et non au charbon, comme l'exige le grès). La matière a été longtemps extraite des carrières de sables kaoliniques de St Barthélémy, près des Roches-qui-dansent et Douévas (1). Plus tard on a mêlé ce kaolin à des kaolins plus fins, importés de Ste Foy l'Argentière, dans le Lyonnais, de St Yriek, et d'autres régions. Ces argiles sont écrasées, lavées, broyées, très finement (2). L'usine REVOL, la plus ancienne et importante, possède une grande installation de lavage et broyage sur un canal dérivé de la Galaure, dénommé " Le Battoir " - parce que toutes les lessives de St Uze, qu'on faisait une ou deux fois par an, étaient rincées dans ce canal, à grands coups de battoirs, avant l'entrée dans les ateliers. C'était le temps où l'eau n'arrivait pas aux évier.

La motte d'argile bien épurée était posée par le tourneur et façonnée à la main sur son tour à pédale. Il avait payé pour son apprentissage un ouvrier expérimenté, puis reçu pendant 18 mois quelques gratifications. Il fallait des années pour devenir un bon tourneur. Il payait lui-même "aux pièces" sa finisseuse-garnisseuse qui posait les becs, les anses des cruches, soupières, etc...

Une autre technique consistait à presser l'argile molle dans des moules de plâtre. Après 1903 (on verra tout à l'heure pourquoi cette date) on coulait l'argile délayée en " barbotine " dans des plâtres qui absorbaient une partie de l'eau. Puis les moules étaient démontés, les pièces séchées, cuites (c'était le biscuit), décorées ou non, émaillées, soumises à une deuxième cuisson à haute température.

Les enfourneurs brûlaient 350 à 400 fagots pour une fournée de poterie commune, et du charbon de la Loire pour le grès. Ils subissent des chaleurs étouffantes. Dans tous les ateliers, on respire une fine poussière d'argile, et beaucoup étaient lentement atteints de silicose (on ne connaissait pas ce nom) qui devenait de la tuberculose. Pas de visites médicales professionnelles. Pas d'assurances sociales obligatoires. On ne profitait pas longtemps d'une retraite imposée par la maladie, sauf exceptions.

On comprend mieux les 30 cafés du village, et aussi l'importante consommation de " goutte " à la maison, avant le départ matinal pour la fabrique.

Car on part tôt, et la journée est longue: 12 heures - puis 11 et 10 heures avant 1914 (4). Mais ce temps de travail légal est en fait très inégal. L'ouvrier qualifié, payé " à prix fait " pour un lot de pièces, a un rythme de travail plus souple et variable que le manoeuvre qui entre et sort " à la cloche ". Il peut gagner jusqu'à 5 à 6 F par jour et se permettre, " la Saint-Lundi ", d'aller s'asseoir au soleil près de l'usine, une bouteille à portée de main, avec quelques camarades. Le manoeuvre gagne 2,5 (4), la femme environ 1,5 F.

../..

(1) Nous avons visité en 1975 une de ces carrières, sous la conduite de Mme THOMAS.

(2) Au moyen de cailloux de silice dits " de Dieppe ".

(3) Eau de vie souvent fabriquée par les bouilleurs de cru locaux. Elle coûtait 12 sous le litre.

(4) Voir C IV.

